

Les livres

La publication d'une recension n'implique en aucune façon que *La Jaune et la Rouge* soit d'accord avec les idées développées dans l'ouvrage en cause ni avec celles de l'auteur de la recension.

En ce temps-là, les saint-simoniens... en marche vers la terre d'Utopie, arrivèrent dans une ville appelée Lyon

Michel Démarcq (41)

Éditions des Traboules¹ – 2005

Lyon, sous la monarchie de Juillet : l'auteur fait revivre à sa manière, dans une fresque bigarrée et pleine d'humour, la confrontation entre ces idéalistes visionnaires qu'étaient les saint-simoniens et la population locale, qu'ils tentent d'évangéliser, mais chez laquelle ils se heurtent souvent au gros bon sens et à la malice des petites gens, et, chez d'autres, à la méfiance ou à l'hostilité. La forme dialoguée, originale et très vivante, entre théâtre et feuilleton, convient à merveille à cette habile reconstitution historique, qui, sans y paraître, est aussi une discussion philosophique sur les méandres et les rêves de l'action sociale dans la société industrielle.

Ce mouvement était né sous la Restauration, des rêves du comte de Saint-Simon (un éloigné cousin du duc du même nom), qui annonçaient la montée de l'humanité vers son accomplissement moral et physique, par la liberté, le travail, la science, l'industrie, le développement des communications. Ses disciples, dont beaucoup issus de la classe aisée (parmi eux, de nombreux polytechniciens), sous la conduite du « Père » Enfantin (X 1813), demandaient l'instruction gratuite et obligatoire, l'abolition de la peine de mort et de la prison pour dettes, le crédit bon marché, la suppression de l'héritage, l'impôt progressif, la libération de la femme, l'association universelle des peuples...

En 1832, tracassés par la Police et la Justice, privés de leur chef, interné à Sainte-Pélagie, nombre de saint-simoniens parisiens vinrent en groupe chercher refuge à Lyon, cette ville industrielle qui s'était signalée, un an plus tôt, par la célèbre Révolte des canuts. Ils y trouvèrent appui auprès d'un ami de Prosper Enfantin, Arlès-Dufour, un

riche commissionnaire en soieries. Plus tard, rangés mais toujours actifs, les saint-simoniens furent à Lyon – comme ailleurs, dans toute la France – les initiateurs de réalisations fécondes, notamment dans les domaines de l'enseignement professionnel, de la banque et des transports.

Outre Enfantin, plusieurs X saint-simoniens sont mis en scène ; d'autres sont cités ou évoqués. Revivent également des personnages ayant marqué l'histoire de Lyon : le maire Prunelle, le député Fulchiron (X 1795), le préfet Gasparin, Ozanam, l'ingénieur Dumont (X 1836)...

L'intérêt de Michel Démarcq pour ce sujet remonte à la célébration à Lyon du bicentenaire de notre École. Il eut une contribution déterminante à la rédaction de l'ouvrage anniversaire *L'École polytechnique et Lyon* puis eut l'idée d'organiser en 1996 (bicentenaire de la naissance d'Enfantin), à la Bibliothèque municipale de Lyon, une table ronde publique sur le thème « Les saint-simoniens à Lyon », rencontre qui connut un beau succès. De la même façon, le présent ouvrage plaira aux amateurs d'Histoire ou de Philosophie, et à ceux curieux de Lyon ou de nos grands Anciens.

Gilles OLIVON (68),
président d'honneur des polytechniciens lyonnais

1. B. P. 14, 69530 Brignais.

Les universités françaises et la formation continue 1968-2002

Jacques Denantes (49)

Paris – L'Harmattan – 2006

Un professeur de Paris X – Nanterre estimait, en 2003, que le service de formation continue de l'Université n'était pas fréquentable car il ne faisait pas de recherche. Au même moment, certains universitaires affirmaient que la formation continue devait devenir partie intégrante de l'Université, en étroite symbiose avec la formation initiale tandis que d'autres critiquaient le fait que la formation continue soit guidée par une logique de changement et de professionnalisation.

C'est, à titre d'exemples, quelques-unes de ces opinions que rapporte Jacques Denantes dans sa remarquable étude sur l'histoire et l'analyse de la formation continue dans les universités en France, étude qui a permis à cet ingénieur général honoraire des Ponts de devenir docteur en science de l'éducation en 2005.

L'histoire de la lente percolation de la formation continue dans les universités commence en 1968. Elle est racontée de façon précise jusqu'en 2002, avec ses grandes étapes, loi de 1968, loi de 1984, loi de 1971, etc., jusqu'à la loi de modernisation sociale de 2002 qui lui donne de nouvelles bases en généralisant la validation des acquis de l'expérience, dite VAE. Sont aussi décrits avec précision les grands événements, prises de position, congrès, déclarations ministérielles et, *last but not least*, des réalisations du vaste projet qui ferait des universités des partenaires de la formation tout au long de la vie.

Cette histoire est précédée par des analyses fines et argumentées du « monde de la formation continue » et par l'exposé de positions officielles contrastées de quelques-uns de ses acteurs principaux.

En troisième partie, Jacques Denantes tente de comprendre les comportements des partenaires en cause, notamment à partir d'un modèle de « configuration universitaire » qu'il applique aux deux universités dans lesquelles il a particulièrement enquêté : Paris X – Nanterre et Lille I. L'auteur n'aborde pas les expériences ou les réussites – s'il en existe, ce n'est pas certain – que l'on pourrait trouver à l'étranger, mais quiconque voudrait faire une telle enquête devrait commencer par lire son traité pour s'inspirer de ses méthodes et de sa rigueur.

Ce qui rend l'étude si intéressante, c'est que l'on partage avec l'auteur, le sentiment que, certes, les universités participent – pas si mal que cela – à la formation continue, cet « échange contraire à leur nature, de savoir contre de l'argent ». Mais dans le vaste monde de la formation professionnelle continue, celui des adultes en mal de compétences, celui des professions gourmandes de ressources humaines, celui des ministres soucieux de marquer le paysage, celui des enseignants avec leurs codes et leurs rites, celui des syndicats souvent peu tentés par les aventures, dans ce vaste monde, des bricolages ont été réalisés, qui ont quelquefois réussi, mais personne n'a encore osé ou voulu ouvrir vraiment la boîte de Pandore où se confrontent des notions aussi impérieuses que la formation tout au long de la vie, le savoir pour le savoir, la recherche souveraine, la détestation du mercantilisme et du provisoire, etc.

Et, c'est passionnant, on aimerait en discuter avec l'auteur car cela donne à penser. On se prend à avoir envie de proposer une politique de formation continue pour la France qui serait un modèle pour l'Europe, bien sûr.

Dominique MOYEN (57)

Blues en si bémol²

François Mayer (45)

François Mayer – 2006

Tout roman est autobiographique. On connaît le mot de Flaubert : « Madame Bovary, c'est moi. »

François Mayer n'échappe évidemment pas à la règle, et si son premier ouvrage *La Digue de sable* était ouvertement un récit, Alain Berthier, le personnage central et narrateur de son nouveau roman *Blues en si bémol*, quoi qu'il s'en défende, c'est lui !

Le roman se situe dans l'immédiat après-guerre. Comme Mayer, Alain Berthier, issu d'une famille bourgeoise, entre dans l'industrie à sa sortie de l'X et, parallèlement, joue du cornet dans des ensembles de jazz. Et il va découvrir en même temps les arcanes, les chausse-trappes et les joies de la vie en entreprise, et ceux, plus complexes encore, du commerce des femmes. Mais cette description lapidaire ne saurait rendre compte d'un livre beaucoup plus ambitieux. *Blues en si bémol* est le récit d'une initiation, d'un passage de la vie simple et claire au monde réel, qui entremêle en un contrepoint exigeant et subtil les manipulations dont un jeune X est l'objet dans un groupe industriel, l'insertion d'un musicien amateur parmi des musiciens professionnels et le cheminement amoureux d'un garçon qui ne peut se résoudre à aliéner sa liberté.

Écrit dans un style vif, concis et qui pétille d'intelligence, *Blues en si bémol*, dont le sous-titre *Paris-Lyon-Méditerranée* résume par ailleurs le déroulement géographique du récit, se lit d'une traite et avec un plaisir sans mélange. À recommander sans réserve à ceux qui attendent d'un roman, au-delà du petit bonheur d'une histoire bien écrite et bien conduite avec des personnages complexes, la découverte d'un milieu, ici celui de l'industrie de la fin des années 40, qui ne le cède en rien, par sa dureté et ses faux-semblants, à celui des polars américains de la même époque.

Jean SALMONA (56)

2. S'adresser à l'auteur, 34, rue Charles Laffitte, 92200 Neuilly-sur-Seine. Livre en vente également à la Librairie Le Divan, 205, rue de la Convention, 75015 Paris.

Sur le chemin de l'âme Les constellations selon Bert Hellinger et leurs applications

Michel Diviné (74)

Éditions du phénomène³ – 2006

Expliquer, démontrer ce qu'est le travail des constellations familiales et celui des constellations professionnelles n'est pas aisé. En donner toute sa dimension spirituelle en s'appuyant sur des théories, des techniques et des exemples n'est pas aisé. C'est un pari gagné : par sa propre appropriation, Michel nous aide à comprendre et il « vulgarise » ainsi ce qui est si difficile à expliquer. Et en même temps, il nous amène même vers des compréhensions différentes de la Bible, des contes, de la mythologie...

Le style est coulant, facile à lire, vivant. On a plaisir à lire ce livre soit en suivant le cheminement que Michel a décidé pour nous, soit en le « picorant » de-ci de-là.

Les données sont précises et denses. Il va à l'essentiel et en même temps il nous laisse faire notre chemin – à notre rythme – en nous donnant envie d'approfondir ce vaste travail par toutes les connaissances qu'il met à notre disposition : plusieurs lectures peuvent s'avérer nécessaires.

La vision du rôle du thérapeute peut éclairer bon nombre d'individus... À lire absolument autant en tant que client qu'en tant que thérapeute.

Le lien fait avec les autres thérapies est très intéressant et inédit. Il permet de mieux cerner toutes les applications possibles et de pouvoir choisir en fonction de son besoin et de sa demande.

Formée moi-même aux constellations familiales, je peux témoigner que Michel est dans la même dynamique que Bert Hellinger : il laisse la phénoménologie se présenter et agir sans intention. Son livre en est la preuve...

Isabelle SEGUIN-ROBBES

3. 17, allée du parc de la Bièvre, 94240 L'Haÿ-les-Roses.

Dunkerque **L'aventure urbaine**

Philippe Nouveau (57)
Éditions de l'Aube⁴ – 2006

« Aujourd'hui, nous pouvons nous réjouir que Dunkerque tienne sa place parmi les principaux sites industriels et énergétiques français et européens en encourageant, grâce à l'impulsion collective, le développement d'autres secteurs économiques, commerces, services aux personnes et aux entreprises, tourisme, ou encore productions agricoles et plus récemment de biocarburants. Nous tenons, également, tout en favorisant ce développement économique générateur d'emplois, à maîtriser réellement les problèmes liés à l'environnement dans une démarche de développement durable où, là aussi, responsables politiques et économiques font converger leurs actions vers un mieux-vivre. [...] »

Dunkerque a une superbe carte à jouer en Europe et dans le monde. Nous osons l'ouverture vers nos voisins belges, britanniques et plus généralement vers nos autres partenaires qui coopèrent déjà avec le port, l'université, les entreprises ou les associations dunkerquoises. »

Michel DELEBARRE

4. Le Moulin du Château, 84240 La Tour d'Aigues.

Contrôle de gestion **et pilotage de l'entreprise**

3^e édition

René Demeestère (63), Philippe Lorino (69)
et Nicolas Mottis

Paris – Dunod – 2006

Cet ouvrage a pour objectif d'analyser les approches traditionnelles du contrôle de gestion (budget, centres de profit, choix d'investissements), mais aussi les méthodes les plus novatrices du pilotage de l'entreprise (ABC, ABM, contrôle stratégique, création de valeur, coût-cible).

Cette nouvelle édition, entièrement mise à jour, présente pour chaque thème :

- les concepts et les références correspondant aux recherches les plus récentes ;
- les techniques applicables, en montrant leur apport et leur intégration dans une démarche de management ;
- des illustrations concrètes, issues des expériences professionnelles et activités de conseil des auteurs.

J.R.

Que cache l'électron ?

Jean-Louis Bobin (54)

Paris – Éditions Le Pommier,
coll. Les Petites Pommes du Savoir – 2006

Que cache l'électron ? Qu'est-ce donc que ce mystérieux objet, aussi minuscule qu'incontournable, jusque dans notre propre corps ? En quoi la découverte progressive de ses propriétés est-elle liée aux grands moments de la physique moderne ? Cette étonnante particule nous réserve-t-elle encore des surprises ?

J.R.

Autres livres reçus

L'art des Ponts

Michel Serres

Paris – Éditions Le Pommier – 2006

« Je n'ai jamais rêvé que de ponts, écrit que d'eux, pensé que sur ou sous eux ; je n'ai jamais aimé qu'eux. Ce livre sur les ponts finit comme le livre de tous mes livres. »

MICHEL SERRES

Ce livre est un hommage très personnel aux ponts de toutes natures, aussi bien matériels qu'immatériels, qui relient les hommes les uns aux autres.

J.R.

Récréations scientifiques

Jean Moreau de Saint-Martin (56)
jmsm56@melix.net

1) Soit ABC un triangle quelconque. Sur ses côtés et vers l'extérieur on construit trois autres triangles :

- PBC d'angles $\pi/4$ en B et $\pi/6$ en C ;
- AQC d'angles $\pi/4$ en A et $\pi/6$ en C ;
- ABR d'angles $\pi/12$ en A et en B .

Montrez que le triangle PQR est isocèle rectangle en R .

2) Pour donner plus de poids aux régions françaises en Europe, on veut les faire plus grandes, mais pour préserver la cohésion nationale, on veut qu'elles aient beaucoup de contacts entre elles. Comment découper le territoire français métropolitain (hors Corse et autres îles) de façon que chaque région ait une limite terrestre commune

- a) avec au moins cinq des autres ?
- b) avec au moins six des autres ?
- c) avec toutes les autres ?

Solutions page 58

Allons au théâtre

Philippe Oblin (46)

S I UNE PIÈCE MÉRITE le qualificatif de « charmante », c'est bien *Le Jardin* de Brigitte Buc, que nous avons vue l'autre jour aux Mathurins. Elle aurait d'ailleurs pu s'appeler « Le Square » si le titre n'eût été déjà pris par une œuvre de jeunesse de Marguerite Duras : l'action se déroule en effet dans un square parisien. Et, pour commencer, quoi de plus charmeur qu'un jardin ? À lui seul, le mot évoque la magie d'un espace irréel et clos, protégé des vicissitudes, d'un écrin réservé aux bonheurs de l'enfance insouciant et heureuse. Mais parler d'action à propos de ce *Jardin* est peut-être un trop grand mot pour évoquer de simples et attachantes conversations sur un banc, entre Suzanne, une dame plus bien jeune qu'on dit se sentir mal dès qu'elle passe le périmètre, et elle proteste que, dans le temps, elle aimait pourtant bien aller voir sa cousine à Courbevoie, Jeanne la mère célibataire toujours malcontente de soi, des autres et de la vie en général, Antoine l'informaticien qui vient de laisser tomber son job bien rémunéré simplement parce qu'il commençait à s'ennuyer devant un écran d'ordinateur, Philippe le jeune père de famille à épouse modèle et responsabilités de

cadre supérieur, du genre *golden boy* ou s'en donnant du moins l'allure, la petite Violette enfin, étudiante un peu pauvre de se sentir si loin de sa famille et de sa ville natale.

Et voilà que tout ce petit monde se rencontre dans le square, au cours du temps qui passe noue et dénoue des amitiés, ou même un peu plus, à propos de tout et de rien, une pendaison de crémaillère, un coup de main pour ajuster un ourlet de jupe, un pique-nique que l'on organise au seuil de l'hiver afin de saluer le départ de la petite Violette qui, en définitive, rejoint sa famille et sa province, où elle va tenir une crêperie avec un ami.

Un petit défaut peut-être dans la construction de la pièce : mise à part la scène finale, celle du pique-nique où ils se retrouvent tous, elle est faite de dialogues à deux. Violette et Suzanne et, après la sortie de scène de la première, survient aussitôt Jeanne, puis après la sortie de Suzanne apparaît fort opportunément Antoine, et ainsi de suite. À la longue, cela sent un peu trop le procédé. Par la magie du texte cependant, écrit dans la langue de tous les jours mais sans la moindre vulgarité, par la simplicité de la mise en scène de J. Bouchard, le dépouillement du décor – un banc et une branche d'arbre – on se laisse attendrir à contempler la vie sans histoire, sans grandes histoires en tout cas, de ces cinq Parisiens, définitifs ou provisoires, dont trois ont la trentaine, l'âge où l'on connaît déjà la vie mais garde encore, au fond de soi, comme un reste d'adolescence, un sentiment de disponibilité, l'espoir que les jeux ne sont pas encore faits.

Il est d'ailleurs singulier de noter combien ce temps de « prématurité », serait-on tenté de dire, intéresse les dramaturges contemporains : songez, pour ne citer qu'un exemple, à ce *Petit Jeu sans conséquence* de J. Dell et G. Sibleyras, qui nous enchanta voici trois ans, où un couple bien uni s'amuse à annoncer qu'il va se séparer... et, de fil en aiguille, finit bel et bien par la dislocation, en une soirée.

Or il est peut-être un peu effrayant que tous ces personnages gentils et attachants, même s'ils sont parfois un peu râleurs, soient, à y bien réfléchir, de dangereux destructeurs de la vie en société, traînant après eux, sans s'en apercevoir et, qui pis est, sans que le spectateur s'en aperçoive, comme une aura de nihilisme. Parce qu'enfin, peut-on donner foi, et confier l'avenir d'une part, si minime soit-elle, de la vie collective à un garçon comme Antoine qui, pour un caprice, arrête de faire ce qu'il sait faire, et partage avec une étudiante une amulette dont il n'ignore pas qu'elle ne peut déboucher sur rien ? Et que dire de Philippe le bien marié qui tripote la *baby-sitter* de ses enfants, couche à l'impromptu avec Jeanne, tout bêtement parce qu'ils avaient un peu trop bu un soir de pendaison de crémaillère, et pour finir, annonce à ses amis qu'il va changer de boulot : « Oui, j'en avais un peu marre, et eux aussi, alors ça tombait bien... » ? Il n'empêche que, pour le moment, il n'a encore rien trouvé, et ne semble pas s'en être vraiment préoccupé. Et, de la part de la petite Violette, est-ce bien raisonnable d'abandonner ses études pour aller faire cuire des crêpes, simplement parce qu'elle s'ennuyait à Paris ?

S'ils sont, les uns et les autres, désarmants d'insouciant gentillesse, si vrais dans leur irresponsabilité rigolote, on ne peut malgré tout que s'inquiéter en songeant au temps où de tels trentagénaires détiendront, peu ou prou, des leviers de commande, la cinquantaine venue.

M^{me} Buc en tout cas pose bien la question, sans avoir l'air d'y toucher. n

Le Jardin, de B. Buc, avec Annik Alane, Isabelle Gélinas, Marc Fayet, Philippe de Tonquédec et Cécile Rebboah, au Théâtre des Mathurins, 36, rue des Mathurins, 75008 Paris. Tél. : 01.42.65.90.00.

Discographie

Jean Salmona (56)

Cultures

QUE NOUS LE VOULIONS OU NON, nous sommes totalement conditionnés, en musique comme dans tous les domaines, par l'environnement culturel dans lequel nous avons baigné depuis l'enfance. En Occident, notre oreille a été formée à la gamme tempérée à sept tons et douze demi-tons, et c'est dans le seul univers musical qui en est issu que nous sommes vraiment à l'aise, « chez nous » pourrait-on dire. C'est dans cette gamme que nous fredonnons, et, si nous sommes musiciens, que nous jouons, sur des instruments conçus pour elle et dont presque tous, comme le piano, la guitare, la plupart des instruments à vent, ne peuvent jouer que dans cette structure, plus exactement dans cette grammaire. Mieux encore, nous avons été, dès l'enfance, habitués à entendre de la musique, classique ou populaire, écrite dans le système très circonscrit et codifié de la musique tonale, système dans lequel se situe aujourd'hui encore la quasi-totalité de la musique qui nous environne. Aussi cette musique est-elle la seule qui puisse générer une émotion chez l'homme occidental. Bien sûr, notre oreille peut s'ouvrir à d'autres structures. Ainsi, la musique sérielle conserve la gamme tempérée mais s'affranchit du carcan de la musique tonale, et, du coup, requiert un apprentissage pour que l'on prenne intérêt à son écoute ; mais qui, même après une formation adéquate, peut prétendre avoir été ému aux larmes par une composition sérielle au même titre que par telle pièce de Brahms ou de Ravel ? C'est que, aussi longtemps que l'auditeur n'aura pas été immergé depuis l'enfance dans une telle musique, y compris dans la sphère de la musique populaire à la radio, à la télévision et dans les supermarchés, et, surtout, dans les airs fredonnés par sa mère – mais pourra-t-on jamais fredonner de la musique dodécaphonique ? – il lui manquera la référence du subconscient. Et même dans l'univers restreint de la musique tonale, pouvons-nous affirmer recevoir un tango argentin comme un habitant de Buenos Aires, des *czardas* comme

un Tzigane de Budapest ? Et que dire alors de notre capacité à comprendre un gamelan de Bali, où nous ne trouvons en réalité que le plaisir de l'exotisme ? Allons, apôtres du multiculturalisme et du métissage, résignez-vous : nous sommes prisonniers de notre culture, et nous ne pouvons contempler les autres cultures qu'avec la curiosité et la sympathie mêlées d'envie de celui qui sait qu'il restera, devant elles, un touriste.

Quatuors

Chostakovitch aura été le Beethoven du xx^e siècle, plus encore, peut-être, par ses 15 *quatuors* que par ses symphonies. Ces quatuors, peu connus en France il y a vingt ans, nous sont aujourd'hui aussi familiers que ceux de Beethoven et nous parlent même d'une autre manière : ils ont, eux, pour référence, une époque de massacres et deux totalitarismes dont Chostakovitch aura été le témoin. Quinze petits bijoux dont la composition s'étale sur quarante années ; du n° 1, assez allègre, le seul qui ait été écrit avant la Deuxième Guerre mondiale, dans un style qui évoque parfois Ravel, au lumineux n° 15 avec ses six adagios composé quelques mois avant la mort de Chostakovitch, en passant par le n° 8, à l'intensité dramatique presque insoutenable et dont nous avons maintes fois pu observer, au concert, l'effet sur un auditoire ému aux larmes en fin de parcours, ce sont là les confessions intimes d'un homme de notre temps, prisonnier d'un système dont il se trouve, *de facto*, à la fois la victime et le complice, et qui, au-delà d'une situation en principe intenable mais pourtant acceptée, historiquement datée, devient notre porte-parole à tous, avec nos petites compromissions et nos grands espoirs.

Le Quatuor Borodine, l'un des trois ou quatre très grands de notre époque, et dont Chostakovitch fut un familier et le mentor, a enregistré l'intégrale des *Quatuors* entre 1978 et 1983¹, à l'époque de l'Union soviétique. C'est évidemment la version de référence, exceptionnelle, au-delà de toute critique. Des Russes qui interprètent les œuvres d'un compositeur russe, une symbiose dans une culture qui n'est pas la nôtre ; et pourtant nous sentons que rien ne nous échappe des intentions du compositeur, preuve inespérée de son universalité. Dans le même coffret, le *Quintette avec piano*, avec Sviatoslav Richter, œuvre majeure de plénitude et d'optimisme, écrite peu avant la grande apocalypse de la Deuxième Guerre mondiale, et deux *Pièces pour octuor à cordes*, belles et complexes, jouées avec le Quatuor Prokofiev.

Le *Quatuor* de Sibelius, écrit en 1889, œuvre de jeunesse, est cependant d'une écriture complexe et subtile, une des pièces les plus belles du compositeur finnois. Il est interprété dans un enregistrement récent par le Quatuor Tempera, jeune quatuor féminin également finnois². Rien de spécifiquement nordique, tout d'européen dans cette musique très élaborée, dans la filiation de Mendelssohn mais très personnelle. Le même disque réunit six autres pièces de Sibelius pour quatuor, toutes bien écrites, enlevées ou lyriques, le meilleur, pour nous, de ce compositeur relativement peu joué en France.

Duos et trios

Vous ne connaissez vraisemblablement pas Lucien Durosoir (1878-1955), compositeur français dont l'œuvre n'a été éditée qu'après sa mort en 1950, et dont on publie aujourd'hui la *Sonate en la mineur* et d'autres pièces pour violon et piano, jouées par Geneviève Laurenceau, violon, et Lorène de Ratuld³. Marqué par la boucherie de la Guerre de 1914 où il avait été mobilisé, Durosoir, à l'origine violoniste, se retira du monde de la musique pour se consacrer à la composition : à l'opposé de celle de Chostakovitch, qui reflète la souffrance et les angoisses de son temps, la musique de Durosoir est empreinte de sérénité et de mélancolie et se situe, par son style, dans la lignée de Fauré, s'il faut lui trouver une filiation.

Ce sont deux contemporains de Durosoir, les compositeurs belges Guillaume Lekeu (1870-1894) et Arthur de Greef (1862-1940), dont le Trio Narcisse et Goldmund a enregistré les *Trios* respectivement en *ut mineur* et en *fa mineur*⁴. On connaît assez bien la courte œuvre de Lekeu, très inspirée par celle de Franck et en même temps très personnelle, lyrique et aux harmonies raffinées. On connaît moins celle de De Greef, élève de Liszt et ami de Grieg. On découvrira ainsi une musique très mélodique, dans la tradition romantique et assez fauréenne, un peu étrange pour une œuvre écrite en 1935 ; mais Brahms lui-même n'écrivait-il pas, à la fin du XIX^e siècle, comme Beethoven ? n

1. 6 CD MELODYA 10 01077.

2. 1 CD BIS CD 1476.

3. 1 CD ALPHA 105.

4. 1 CD PHAEDRA DDD 92046.

Musique en image

Marc Darmon (83)

Ludwig van Beethoven

*Les cinq concertos pour piano*¹

François-René Duchâble,
Ensemble Orchestral de Paris, John Nelson

Le pianiste François-René Duchâble ne se produit plus en concert. Cet ensemble de DVD où on le voit interpréter les *Cinq concertos pour piano* de Beethoven est largement de nature à nous le faire regretter.

En effet cette production est parfaitement emblématique des possibilités offertes par ce nouveau médium de diffusion de la musique classique qu'est le DVD musical. On a rarement vu une parution discographique autant réfléchie et construite, avec un tel impact et un tel niveau de réussite.

Des œuvres elles-mêmes, on parlera peu ici. Les *Cinq concertos* de Beethoven sont le pont entre les chefs-d'œuvre de Mozart et les grandes pièces du répertoire romantique, la transition entre le XVIII^e et le XIX^e siècle. Le quatrième et le cinquième, le célèbre *Concerto de l'Empereur*, symbolisent tout ce que Beethoven a pu apporter comme rupture et nouveautés au style classique, pour amener la musique à un niveau d'expression inouï jusque-là. Après cela, les transitions vers Berlioz, Brahms et même Wagner ne seront qu'évolutions en douceur.

L'interprétation mérite tous les éloges, qu'elles ont d'ailleurs reçus lors de leur parution en disque en 2003. John Nelson dirige sans baguette un Ensemble Orchestral de Paris, dynamique, précis, léger et efficace. François-René Duchâble, l'initiateur de cette parution, livre une interprétation pianistique parfaite, toujours lisible et claire. Les atmosphères distinctes de ces concertos sont parfaitement rendues.

Mais comme nous le disions en introduction, c'est l'ensemble qui fait le prix de cette production : les œuvres, l'interprétation, mais aussi la réalisation. Et sur ce dernier point, ce que l'on voit est exceptionnel.

En effet, ces enregistrements ont été pensés et réalisés spécialement pour le DVD. Tout est fait pour permettre une parfaite « compréhension » de ce que l'on voit et entend : les prises de vue, les décors, les commentaires (facultatifs naturellement), la prise de son, la qualité des images et les compléments de programme.

La réalisation vidéo est remarquable, mettant l'accent chaque fois sur ce que l'on aurait souhaité regarder durant le concert. La part belle est faite au pianiste, mais l'on voit parfaitement le chef, les solistes et les groupes instrumentaux lorsque c'est pertinent. De plus, tout ceci est filmé dans le magnifique et extrêmement télégenique site de l'opéra royal du Château de Versailles. Cela donne, également grâce aux tenues sobres et adaptées des instrumentistes, des images d'une très grande beauté, avec une superbe définition, même sur un très grand écran.

La qualité du son est elle aussi à mentionner. En particulier, le son multicanal en codage DTS est d'une remarquable finesse pour un DVD de musique classique.

Tous ces éléments font que, sur un écran suffisamment large, on a rarement été aussi près chez soi de l'impression et de la sensation d'un concert réel, à une très bonne place. Bien entendu, c'est le plus beau compliment que l'on pouvait faire à ces disques.

Mais, au-delà du réel plaisir du concert que procurent ces DVD, F.-R. Duchâble nous offre un grand moment de pédagogie. Pendant les concertos, le spectateur peut lire en sous-titre l'architecture du mouvement qu'il regarde, ou bien écouter en superposition les commentaires de Duchâble lui-même sur les passages en question. De plus, les suppléments de programme offrent des entretiens passionnants avec le chef et le pianiste, concernant les œuvres, leur interprétation et la production.

Vous l'avez compris, ces DVD sont une étape indispensable pour pénétrer l'univers des concertos de Beethoven et celui de la musique filmée.

Hector Berlioz

Les Troyens, opéra en cinq actes²

A. C. Antonacci, S. Graham, L. Naouri,
Orchestre Révolutionnaire et Romantique,
Sir John Eliott Gardiner

Les Troyens de Berlioz est un chef-d'œuvre. Mais très difficile à monter, cet opéra fut très rarement produit, jamais intégralement du vivant du compositeur, jusqu'à une époque récente. Révélé à nouveau au public par Sir Colin Davis, il fait désormais parfaitement partie du répertoire, comme le prouvent la reprise récente à l'Opéra Bastille et la production fixée sur ces DVD en 2003 au Théâtre du Châtelet.

L'opéra de plus de quatre heures, adapté par Berlioz lui-même de *L'Énéide* de Virgile en 1858, raconte la chute de Troie, la fuite d'Énée et de ses proches jusqu'à Carthage où règne Didon, puis le départ déchirant des Troyens de Carthage pour l'Italie où doit se poursuivre leur destin, la fondation de Rome. On comprend bien que le nombre de personnages concernés, toute la cour de Troie, puis toute la cour de Carthage, nécessite une distribution digne des grandes productions hollywoodiennes.

Réunir cette distribution a été parfaitement réussi lors de la production du Châtelet. Dominée par la Cassandre terrifiante d'Anna Caterina Antonacci et la Didon écorchée vive de Susan Graham, elle intègre aussi les grandes réussites de Laurent Naouri en Narbal et Gregory Kunde en Énée.

Bien entendu, rien ne peut remplacer de voir un tel opéra grandiose sur scène. Mais ce coffret DVD permet une rare expérience. En effet, les superbes décors troyens sont rendus en vidéo avec plus de détail qu'au théâtre, les gros plans sur les artistes permettent de parfaitement percevoir leurs sentiments. Mais surtout, la vidéo permet de voyager dans la fosse d'orchestre lors des nombreux interludes orchestraux et de profiter de la direction idéale de Sir John Eliott Gardiner à la tête de son Orchestre Révolutionnaire et Romantique, sur instruments d'époque, ce que l'on ne voit naturellement jamais au théâtre.

La qualité du son, de l'image, et la réalisation font de ce coffret un véritable événement. n

1. 3 coffrets DVD Ambroisie Interactive.
2. 3 DVD OpusArte 0900D.

Solutions des récréations scientifiques

1) Proposé par Claude Cardot (37)

Je note, selon l'usage, $BC = a$, $CA = b$, $AB = c$. Les triangles ajoutés ont pour angles $7\pi/12$ en P et en Q , et $5\pi/6$ en R .

On obtient les longueurs des divers segments par la loi des sinus, par exemple dans le triangle AQC
 $AQ = b \sin(\pi/6) / \sin(7\pi/12) = b(\sqrt{6} - \sqrt{2})/2$,
 et de même dans le triangle ARB
 $AR = c \sin(\pi/12) / \sin(5\pi/6) = c(\sqrt{6} - \sqrt{2})/2$.

Comme $\widehat{QAR} = \widehat{CAB} + \pi/4 + \pi/12$, la formule d'Al-Kashi
 $QR^2 = AQ^2 + AR^2 - 2AQ \cdot AR \cos \widehat{QAR}$
 conduit à (en notant S l'aire du triangle ABC)
 $QR^2 = (1 - \sqrt{3}/2)(a^2 + b^2 + c^2 + 4S\sqrt{3})$.

La longueur PR s'obtient de la même façon en échangeant les rôles de a et b , mais l'expression étant en fait symétrique en a et b , on a $PR = QR$.

La longueur PQ s'obtient par un calcul analogue qui donne $PR = QR = PQ/\sqrt{2}$, d'où la conclusion.

2) Je dessine la carte des n régions sur de la baudruche, à laquelle je donne une forme de boule en contractant en un point la limite extérieure de notre hexagone national. Ainsi je ne tiendrai compte que des m limites entre régions.

Si ces limites se rencontrent en s points, la relation de Descartes donne $n + s - m = 2$, comme pour un polyèdre convexe. En de tels points, on trouve au moins 3 régions (sinon il ne s'agirait pas de limites différentes), et donc au moins 3 limites. Si on totalise les nombres de limites touchant chacun de ces points, chaque limite est comptée deux fois et $2m \geq 3s$.

Soit d_i le nombre de régions voisines de la région i . En comptant les limites région par région, chacune est comptée deux fois et $\sum_i d_i = 2m$.

$$\text{On a ensuite } \sum_i (6 - d_i) = 6n - 2m \\ = 6(n + s - m) + 2(2m - 3s) \geq 12.$$

Ainsi la configuration **b**), qui implique $d_i \geq 6$ pour tout i , ne peut pas exister.

La configuration **a**), avec $d_i \geq 5$, donne $6 - d_i \leq 1$ d'où $n \geq 12$. Une configuration à 12 régions satisfaisant l'énoncé est indiquée ci-dessous. Elle est topologiquement équivalente à un dodécaèdre privé d'un de ses sommets.

Quant à la configuration **c**), qui implique $d_i = n - 1$, elle conduit à $n(7 - n) \geq 12$ ou $(n - 3)(n - 4) \leq 0$. Le nombre maximum de régions est $n = 4$, selon la configuration ci-dessous, topologiquement équivalente à un tétraèdre privé d'un de ses sommets.

Remarque. La configuration **b**) ne pourrait être tracée que sur une planète dont la surface ait une « caractéristique » $n + s - m = \chi \leq 0$. Effectivement, sur un tore ($\chi = 0$) on peut dessiner une carte avec sept régions dont chacune touche les six autres.

